

Objet d'étude n°1 : Le théâtre, du XVII^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°1.

Parcours associé : Mensonge et comédie
Œuvre intégrale. Éditions GF

CLITON

À vous dire le vrai, je tombe de bien haut :
Mais parlons du festin. Urgande et Mélusine
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine,
Vous allez au-delà des enchantements,
Vous seriez un grand maître à faire des romans,
Ayant si bien en main le festin et la guerre
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre,
Et ce serait pour vous des travaux fort légers
De faire voir partout la pompe et les dangers,
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles,
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire :
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fâcheux intrigues.

DORANTE

Nous les démêlerons ; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours,
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

Objet d'étude n°1 : Le théâtre, du XVII^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°2.

Parcours associé : Mensonge et comédie
Œuvre intégrale

ISABELLE

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?

J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence,

Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?

Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs,

Les visages souvent sont de doux imposteurs,

Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces !

Et que de beaux semblants cachent des âmes basses !

Quoiqu'en ce choix les yeux aient la première part,

Qui leur défère tout, met beaucoup au hasard ;

Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,

Mais sans leur obéir il les doit satisfaire,

En croire leur refus et non pas leur aveu,

Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.

Cette chaîne qui dure autant que notre vie,

Et qui nous doit donner plus de peur que d'envie,

Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent

Le contraire au contraire, et le mort au vivant,

Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,

Avant que l'accepter je voudrais le connaître,

Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE

Eh bien, qu'il parle à vous.

CLARICE

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE

Sa perte ne m'est pas encore indifférente,

Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,

Si son père venait, serait exécuté.

Depuis plus de deux ans il promet, et diffère,

Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire,

Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts,

Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours,

Je prends tous ces délais pour une résistance,

Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.

Chaque moment d'attente ôte de notre prix,

Et fille qui vieillit tombe dans le mépris,

C'est un nom glorieux qui se garde avec honte,

Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte,

Le temps n'est pas un Dieu qu'elle puisse braver,

Et son honneur se perd à le trop conserver.

Pierre Corneille, *Le Menteur*, II, 2 (v.407-444), 1644

Objet d'étude n°1 : Le théâtre, du XVII^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°3.

Parcours associé : Mensonge et comédie
Œuvre intégrale

CLITON

Mais, Monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE

Contre qui ?

CLITON

L'on ne sait, mais dedans ce murmure
A peu près comme vous je vois qu'on le figure,
Et si de tout le jour je vous avais quitté,
Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE

Tu ne me quittas point, pour entrer chez Lucrèce ?

CLITON

Ah, Monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment
De ne parler jamais de cet événement,
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
À toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne cèlerai rien puisque je l'ai promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis,
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle,
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudrait tâter.
Hier nous nous rencontrons, cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille,
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins,
Et le perçant à jour de deux coups d'estocade,

Je le mets hors d'état d'être jamais malade,

Il tombe dans son sang.

CLITON

À ce compte, il est mort !

DORANTE

Je le laissai pour tel.

CLITON

Certes, je plains son sort,

Il était honnête homme, et le Ciel ne déploie...

Pierre Corneille, *Le Menteur*, Acte IV, scène 1 (v.1122-1149), 1644

Objet d'étude n°1 : Le théâtre, du XVII^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°4.

Parcours associé : Mensonge et comédie
Groupement complémentaire

CLITON

Il est plus décrié que la fausse monnaie

DORANTE

Mon nom ?

CLITON

Oui, dans Paris en langage commun

Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un,

Et vous y possédez ce haut degré de gloire

Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE

En une comédie ?

CLITON

Et si naïvement

Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.

On y voit un Dorante avec votre visage,

On le prendrait pour vous, il a votre air, votre âge,

Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,

Et paraît comme vous adroit au dernier point.

Comme à l'événement j'ai part à la peinture,

Après votre portrait on produit ma figure,

Le héros de la farce, un certain Jodelet

Fait marcher après vous votre digne valet,

Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole,

Et nous avons tous deux appris en même école,

C'est l'original même, il vaut ce que je vaux,

Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux,

Et tout autre que lui dans cette comédie

N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.

Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air,

Philiste avec Alcippe y vient vous accorder,
Votre feu père même est joué sous le masque.

DORANTE

Cette pièce doit être et plaisante et fantasque,
Mais son nom ?

CLITON

Votre nom de guerre, le Menteur.

DORANTE

Les vers en sont-ils bons ? fait-on cas de l'auteur ?

CLITON

La pièce a réussi, quoique faible de style,
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville,
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers
On dit quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.

Pierre Corneille, *La Suite du Menteur*, Acte I, scène 3 (v.269-298), 1645.

Objet d'étude n°2 : La littérature d'idées, du XVI^e siècle au XVIII^e siècle.

Explication n°5.

Parcours associé: la comédie sociale
Groupement complémentaire

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmaillotent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lys, tout cet appareil auguste était fort nécessaire. Et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés. La majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires il faut qu'ils prennent ces vains instruments, qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire. Et par là en effet ils attirent le respect.

Les seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels, mais ils se sont accompagnés de gardes, de haliebardes. Ces troupes armées qui n'ont de mains et de forces que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant et ces légions qui les environnent font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre¹ homme le Grand Seigneur environné, dans son superbe Sérail, de quarante mille janissaires.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

L'imagination dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice et le bonheur qui est le tout du monde.

Pascal, *Pensées*, éd. Ph. Sellier, fragment 78 (extrait), 1670.

Objet d'étude n°2 : La littérature d'idées, du XVI^e siècle au XVIII^e siècle.

Explication n°6.

Parcours associé : la comédie sociale
Œuvre intégrale

78 (VIII) Ni les troubles, *Zénobie*, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure. La campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain¹ et le porphyre² ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande Reine ; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, *Zénobie*, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, « Des biens de fortune », 78

Objet d'étude n°2 : La littérature d'idées, du XVI^e siècle au XVIII^e siècle.

Explication n°7.

Parcours associé : la comédie sociale
Œuvre intégrale

1(I) L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs au Cours⁶ ou aux Tuileries⁷, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, et dont on se moque.

(VII) L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique ; l'on y passe en revue l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé ; et selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

2 (V) Tout le monde connaît cette longue levée⁸ qui borne et qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne, qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule ; on les voit de fort près se jeter dans l'eau ; on les en voit sortir : c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore ; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus.

3 (V) Dans ces lieux d'un concours général⁹, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, et pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promène pas avec une compagne par la nécessité de la conversation ; on se joint ensemble pour se rassurer sur le théâtre, s'approprier avec le public, et se raffermir contre la critique : c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passants, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on penche négligemment la tête, l'on passe et l'on repasse.

Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, « De la Ville », 1 à 3.

Objet d'étude n°2 : La littérature d'idées, du XVI^e siècle au XVIII^e siècle.

Explication n°8.

Parcours associé : la comédie sociale
Œuvre intégrale

74 (I) L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers, qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église : il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables ; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers le roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment ***, il est à quelques quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, « De la cour », 74.

Objet d'étude n°3 : La poésie, du XIX^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°9.

Parcours associé : Émancipations créatrices
Œuvre intégrale

VENUS ANADYOMÈNE

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates :

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe... ...

Les reins portent deux mots gravés : *Clara Venus* ;
— Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Arthur Rimbaud, *Cahiers de Douai*, 1870.

Objet d'étude n°3 : La poésie, du XIX^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°10.

Parcours associé : Émancipations créatrices
Œuvre intégrale

LE MAL

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
— Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !... —

— Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mère, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Arthur Rimbaud, *Cahiers de Douai*, 1870.

Objet d'étude n°3 : La poésie, du XIX^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°11.

Parcours associé : Émancipations créatrices
Œuvre intégrale

MA BOHÊME (Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
— Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud, *Cahiers de Douai*, 1870.

Objet d'étude n°3 : La poésie, du XIX^e siècle au XXI^e siècle.

Explication n°12.

Parcours associé : Émancipations créatrices
Groupement complémentaire

MONSIEUR PRUDHOMME

Il est grave : il est maire et père de famille.
Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux
Dans un rêve sans fin flottent insoucieux,
Et le printemps en fleur sur ses pantoufles brille.

Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille
Où l'oiseau chante à l'ombre, et que lui font les cieux,
Et les prés verts et les gazons silencieux ?
Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille.

Avec monsieur Machin, un jeune homme cossu,
Il est juste-milieu, botaniste et pansu.
Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces marouffles,

Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a
Plus en horreur que son éternel coryza,
Et le printemps en fleur brille sur ses pantoufles.

Paul Verlaine, *Poèmes Saturniens*, 1866.

Objet d'étude n°4 : Le roman et le récit, du Moyen-Âge au XXI^e siècle.

Explication n°13.

Parcours associé : La célébration du monde
Œuvre intégrale

À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps... J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or » ; elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre, - « chef d'œuvre », disait-elle. J'étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord... Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis.

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe....

Colette, *Sido*, chapitre I, 1929.

Objet d'étude n°4 : Le roman et le récit, du Moyen-Âge au XXI^e siècle.

Explication n°14.

Parcours associé : La célébration du monde

Œuvre intégrale

Et les violettes elles-mêmes, écloses par magie dans l'herbe, cette nuit, les reconnais-tu ? Tu te penches, et comme moi tu t'étonnes ; — ne sont-elles pas, ce printemps-ci, plus bleues ? Non, non, tu te trompes, l'an dernier je les ai vues moins obscures, d'un mauve azuré, ne te souviens-tu pas ?... Tu protestes, tu hoches la tête avec ton rire grave, le vert de l'herbe neuve décolore l'eau mordorée de ton regard... Plus mauves... non, plus bleues... Cesse cette taquinerie ! Porte plutôt à tes narines le parfum invariable de ces violettes changeantes et regarde, en respirant le philtre qui abolit les années, regarde comme moi ressusciter et grandir devant toi les printemps de ton enfance !...

Plus mauves... non, plus bleues... Je revois des prés, des bois profonds que la première poussée des bourgeons embrume d'un vert insaisissable, — des ruisseaux froids, des sources perdues, bues par le sable aussitôt que nées, des primevères de Pâques, des jeannettes jaunes au cœur safrané, et des violettes, des violettes, des violettes... Je revois une enfant silencieuse que le printemps enchantait déjà d'un bonheur sauvage, d'une triste et mystérieuse joie... Une enfant prisonnière, le jour, dans une école, et qui échangeait des jouets, des images contre les premiers bouquets de violettes des bois, noués d'un fil de coton rouge, rapportés par les petites bergères des fermes environnantes... Violettes à courte tige, violettes blanches et violettes bleues, et violettes d'un blanc bleu veiné de nacre mauve, — violettes de coucou anémiques et larges, qui haussent sur de longues tiges leurs pâles corolles inodores... Violettes de février, fleuries sous la neige, déchiquetées, roussies de gel, laideronnes, pauvresses parfumées... Ô violettes de mon enfance ! Vous montez devant moi, toutes, vous treillagez le ciel laiteux d'avril, et la palpitation de vos petits visages innombrables m'enivre...

Colette, *Les Vrilles de la vigne*, « Le dernier feu », 1908.

Objet d'étude n°4 : Le roman et le récit, du Moyen-Âge au XXI^e siècle.

Explication n°15.

Parcours associé : La célébration du monde

Œuvre intégrale

DIMANCHE. – Mon cher dimanche de paresse et de lit tiède, mon dimanche de gourmandise, de sommeil, de lecture, te voilà perdu, gâché, et pour qui ? Pour une incertaine amie qui m'apitoie vaguement...

Ne t'endors pas, ma chatte grise repue, car mon amie Valentine va sonner, entrer, froufrouter, s'exclamer... Elle passera sa main gantée sur ton dos, et tu frémiras de l'échine, en levant sur elle des yeux meurtriers... Tu sais qu'elle ne t'aime guère, toi ma campagnarde à fourrure rase ; elle s'extasie devant les angoras qui ont des pèlerines de colleys et des favoris comme Chauchard... Parce que tu l'as griffée un jour, elle s'écarte de toi, elle ignore ta petite âme violente, délicate et vindicative, de chatte bohémienne. Dès qu'elle viendra, tourne-lui ton dos zébré, roule-toi en ruban contre mes pieds, sur le satiné rayé par tes griffes, tes griffes courbes qui ont la forme des épines d'églantier...

Chut ! elle a sonné... La voici ! Elle grelotte et pose au hasard sur ma figure son petit nez glacé, – elle embrasse si mal !

– Seigneur ! votre nez a perdu connaissance, ma chérie. Asseyez-vous dans le feu, je vous en prie.

– Ne riez pas, c'est terrible dehors ! Avez-vous de la chance, tout de même, d'être couchée ! Quatre degrés sous zéro ; tout le monde va mourir.

De fait, le visage de mon amie a tourné au lilas, le lilas un peu verdâtre des prunes qui commencent à mûrir...

Un splendide costume tailleur, en velours souris, la moule, *l'épouse* du col aux pieds. La jaquette surtout, oh ! la jaquette !... étroite en haut, évasée en bas, la basque brodée battant le genou, comme une seconde petite jupe... Et on a jeté là-dessus, par quatre degrés sous zéro, une étole de zibeline, un coûteux chiffon de fourrure inutile, – et on meurt de froid et on a le nez mauve.

Colette, *Les Vrilles de la vigne*, « De quoi est-ce qu'on a l'air ? », 1908.

Objet d'étude n°4 : Le roman et le récit, du Moyen-Âge au XXI^e siècle.

Explication n°16.

Parcours associé : La célébration du monde
Groupement complémentaire

Les Serbes sont non seulement d'une générosité merveilleuse, mais ils ont encore conservé le sens antique du banquet : une réjouissance doublée d'un exorcisme. Quand la vie est légère : un banquet. Est-elle trop lourde ? un autre banquet. Loin de « dépouiller le vieil homme » comme nous y engage l'Écriture, on le reconforte par de formidables rasades, on l'entoure de chaleur, on le gorge de musique admirable.

Après le fromage et la tarte, nous nous croyions au bout de nos peines, mais déjà le docteur, très rouge dans le crépuscule, faisait glisser dans nos assiettes d'énormes tranches de pastèque.

— Ce n'est que de l'eau, criait-il pour nous encourager.

Nous n'osions refuser, crainte de lui porter malchance. À travers une sorte de brume j'entendis encore la mère murmurer : *slobodno... slobodno !* — servez-vous, tapez dedans ! — et m'endormis tout droit sur ma chaise.

À six heures, nous reprîmes la route de Nish que nous voulions atteindre avant la nuit. La fraîcheur s'installait. Nous quitions la Serbie comme deux journaliers, la saison finie, de l'argent frais en poche, la mémoire remplie d'amitiés toutes neuves.

Assez d'argent pour vivre neuf semaines. Ce n'est qu'une petite somme mais c'est beaucoup de temps. Nous nous refusons tous les luxes sauf le plus précieux : la lenteur. Le toit ouvert, les gaz à main légèrement tirés, assis sur le dossier des fauteuils et un pied sur le volant, on chemine paisiblement à vingt kilomètre-heure à travers des paysages qui ont l'avantage de ne pas changer sans avertir ou à travers des nuits de pleine lune qui sont riches en prodiges : lucioles, cantonniers en babouches, modiques bals de village sous trois peupliers, calmes rivières dont le passeur n'est pas levé et le silence si parfait que le son de votre klaxon vous fait tressaillir.

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, « une odeur de melon », 1963.